

et la prostitution qui les guettent dans les rues. Enfin l'intrusion de la femme dans l'atelier rabaisse généralement le salaire de l'homme.⁷²

Luxemburg schließt so, wenn auch mit etwas Verspätung, an eine allgemeine Entwicklung an: »During the second half of the nineteenth century, women's work was viewed more often as a problem and as a negative outcome of processes of industrialization and modernization.«⁷³

Das Schweigen der Geschichtsschreiber des 20. Jahrhunderts gewinnt vor diesem Hintergrund eine neue Dimension. Die Problematisierung von Frauenerwerbstätigkeit mag zwar mit zu ihrer mangelnden Erwähnung in den Quellen beigetragen haben. Die Geschichtswissenschaft selbst, die sich ihrerseits – in Luxemburg besonders lange – am Modell des männlichen Ernährers und Hauptakteurs in der Arbeitswelt orientierte und häufig Stereotypen ungeprüft übernahm, hat jedoch ihren Teil zu dieser Ausblendung beigetragen. Auch ein Beitrag wie der vorliegende wird notgedrungen nur nachträglich und punktuell die »fehlende Hälfte« dokumentieren. Solche Ergänzungen können eine umfassende, beide Geschlechter berücksichtigende Geschichte der Arbeit in Luxemburg nicht ersetzen. Die feministische Geschichtsschreibung hat sich in den letzten Jahren mit der Frage befasst, ob eine solche „Gesamt“-Geschichte überhaupt möglich bzw. anzustreben ist.⁷⁴ Eine Prämisse wäre jedenfalls eine neue, die Geschlechterdimension einschließende Ausrichtung der allgemeinen historischen Forschung.

72 Albert Ulveling: Une crèche à Luxembourg. Luxembourg 1898, S. 15f.

73 Crowston: Fabricating women (wie Anm. 9), S. 401.

74 Siehe etwa Regula Argast: Staatsbürgerschaft und Nation. Ausschließung und Integration in der Schweiz 1848-1933. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht 2007, S. 19.

Sonja Kmec

« Da léiers de e bësschen Franséisch an d'Welt kennen... » Sur les traces d'une domestique luxembourgeoise à Bruxelles et Paris

L'interdisciplinarité est un terme en vogue et une approche qui se veut innovatrice. Sans le claironner, c'est aussi la perspective que Germaine Goetzinger a adopté dans sa propre recherche en gommant les frontières entre sciences historiques et littéraires. Le fondement réel de récits fictionnels l'interpelle dès les années 1980, comme en témoigne son article sur les femmes infanticides au 18^e siècle et leur traitement par les écrivains masculins.¹ L'interaction entre histoire et littérature peut être analysée à plusieurs niveaux: le contexte historique de l'écriture littéraire, le fait sociologique comme source d'inspiration poétique, mais aussi les procédés littéraires que sont l'esthétisation, l'introduction de l'émotion et de la sensualité et le dépassement d'une situation particulière pour poser des questions d'ordre moral ou philosophique.

Ces pistes seront poursuivies plus tard par une série d'articles sur les femmes luxembourgeoises en service domestique à l'étranger. Goetzinger s'y intéresse à l'image que donnent les journaux et romans luxembourgeois des dangers qu'encourent ces femmes. En même temps, elle s'appuie sur les lettres écrites par les servantes mêmes et sur les témoignages de patrons comme Madeleine Gide et Aline Mayrisch-de Saint-Hubert.²

- 1 Germaine GOETZINGER, « Männerphantasie und Frauenwirklichkeit. Kindermörderinnen in der Literatur des Sturm und Drang », dans *Frauen-Literatur-Politik*. Éd. par Annegret PELZ et Sabine BRÖCK. Hamburg: Argument-Verlag, 1988, pp. 263-286.
- 2 Cf. « Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel », dans *Tageblatt*, 03.06.1995; « Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel », dans *Itinéraires croisés. Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg / Luxemburger im Ausland, Fremde in Luxemburg. Menschen in Bewegung*. Éd. par Antoinette Reuter et Denis Scuto. Esch/Alzette: Éd. Le Phare, 1995, pp. 153-157; « < Da lösst mech an den Dengscht göen > zur Sozial- und Alltagsgeschichte der Dienstmädchen », dans « *Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen ...* » 1880-1950. *Frauen in Luxemburg / femmes au Luxembourg*. Éd. par Germaine GOETZINGER, Antoinette LORANG, Renée WAGENER. Luxembourg: Publications nationales du Ministère de la culture, 1997, pp. 191-205; « Prëtzerdauler Dienstmädchen in Paris », dans *Prëtzerdauler Fragmenter. Festschrëft zum 150ten anniversaire vun der Prëtzerdauler Musik*. Éd. par Jos BORMANN. Bettborn:

Chevauchant à la fois l'histoire des femmes et l'histoire des migrations, ces articles montrent l'intérêt d'une histoire sociale qui prend en compte les vécus individuels pour élucider non seulement les contraintes sociales – certes pesantes pour ces femmes issues de milieux sociaux modestes – mais encore les espaces de libertés qu'elles réclamaient et parfois se taillaient. En marge de la grande Histoire apparaissent ainsi des destinées personnelles qui représentent un mode de vie et des conditions de travail difficiles à saisir, si on travaille sur les sources traditionnelles de l'histoire politique et économique. Sur la continuation de ces articles, j'aimerais offrir ici le témoignage d'une de ces domestiques, une femme forte qui m'a beaucoup marquée : ma grand-mère, Aline Oth, épouse Schumacher (1916-2008).

J'ai recueilli ses anecdotes hauts en couleur sur son expérience de servante et de bonne à enfants à Bruxelles et à Paris à la veille de la Seconde Guerre mondiale de manière peu professionnelle, en prenant des notes, avec quelques citations directes, et en les faisant corriger par l'interrogée même. À l'époque, il y a quelques années, seuls m'intéressaient les « faits » : où elle avait travaillé, pour qui, dans quelles conditions, par quel type de recrutement, etc. Or, il est évident que ces « faits » ont été colorés par la mémoire et par le temps qui passe, puis par moi, la personne qui les a notés en cherchant à donner à ces bribes de mémoire une structure narrative cohérente, puis par les corrections apportées par Aline Oth et par ses enfants, que je tiens à remercier ici, et enfin par les lecteurs et lectrices, qui se les approprient. Passée à travers ces différents filtres, la mémoire en serait-elle « déformée » ? À mon avis : non, puisque, de toute façon, la mémoire n'existe pas à l'état pur. Elle n'est pas stockée quelque-part dans un coin du cerveau, comme on pourrait l'imaginer, mais existe sous forme de connections entre neurones qui ne sont pas permanentes. Les neurologues peuvent analyser les fonctions mémorielles ;

Harmonie Caecilia, 1998, pp. 67-71 ; « Les servantes luxembourgeoises à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres », dans *Sextant, revue du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes* 15-16 (2001), pp. 83-100 [cette publication, éditée par Eliane GUBIN et Valérie PIETTE, regroupe les actes d'un colloque organisé dans le cadre du « Servant Project », soutenu par la Commission européenne (HPSE-CT2001-50012) et coordonnée par Suzy PASLEAU. Cf. Le rapport final, rédigé par Raffaella SARTI, « Domestic service and European identity », document en ligne, consulté le 02.01.2010 <http://www.uniurb.it/scipol/drs_servant_project_conclusion.pdf>.] ; « Des bonnes luxembourgeoises à Paris et à Bruxelles », dans *Retour de Babel: itinéraires, mémoires et citoyenneté*. Éd. par Antoinette REUTER et Jean Philippe RUIZ. Gasperich : Éd. Retour de Babel, 2007, vol. 1, pp. 105-107.

les historiens, eux, ne peuvent cerner la mémoire que lorsqu'elle est articulée de façon écrite ou orale, lorsqu'elle est partagée, donc soumise à des phénomènes d'empathie ou d'incompréhension. Comment traiter dès lors ce spicilège de souvenirs ? J'essaierai de le faire de deux manières. D'un côté, je chercherai à reconstruire le contexte historique auquel ces réminiscences font référence, en les confrontant à des sources quantitatives et législatives. D'un autre côté, je les analyserai comme anecdotes, introduisant une vision individuelle, « ex-centrique » et divergente de l'Histoire avec un grand H. Je ne chercherai pas à vérifier l'authenticité des faits relatés, car l'anecdote est une réalité en elle-même : de par le fait d'avoir été racontée, elle existe. Le courant *New Historicism*, qui cherche à valoriser l'anecdote considère qu'elle force le chercheur à réfléchir sur la manière de raconter, d'écrire et d'interpréter, donc sur sa propre manière de faire. L'intertextualité pousse également à repenser des cadres de référence habituels et à maintenir ouvertes les interprétations et la complexité incommensurable d'une situation historique.³

1. Le témoignage

Née le 2 août 1916, Aline Oth (ou Jange Line, d'après le nom de la maison, A Jangen) grandit dans le village de Saeul, entourée de cinq frères et d'une sœur cadette. Elle termina l'école primaire et voulait devenir institutrice, mais les moyens financiers de la famille ne le permettaient pas. Elle rêvait de partir. Des filles voisines, Eugénie et Ketty Birkel, travaillaient comme domestiques à l'étranger. La première avait quatre ou cinq enfants à garder, mais fut renvoyée chez-elle après s'être brûlée au pied avec de l'eau bouillante. Elle parla de son travail à Aline d'une manière qui lui donna envie de partir à Bruxelles. Mais la mère d'Aline, Barbara née Conter (elle-même domestique avant son mariage), s'y opposa. Pourquoi ? – « 't war eng grouss Stad... fir ee Meedchen... ». Aline se rendit néanmoins au bureau de recrutement des sœurs Carmélites Tertiaires du Couvent Sainte-Zithe à Luxembourg-Ville, accompagnée d'une autre fille, Feitlesch Catherine, un peu plus âgée. Les religieuses leur proposèrent des postes dans la capitale luxembourgeoise et leur firent visiter une maison. Les deux filles refusèrent, car elles voulaient partir à Paris ou à Bruxelles et non pas rester à Luxembourg, où tout le

³ Doris BACHMANN-MEDICK, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*. Reinbek : Rowohlt, 2009 [2006], pp. 144-145.

monde se connaissait et les rumeurs circulaient. Elles se méfiaient en particulier du placement proposé dans un ménage où l'épouse était malade, puisque dans une situation pareille « sinn d' Maansleit etlech mol sou ugrëffeg ». S'y ajoutaient des considérations financières : on gagnait moins à Luxembourg qu'à Bruxelles, car il n'y avait pas de gens vraiment riches au Luxembourg. Enfin, le souhait d'apprendre le français et de voir le monde : « da léiers de e bësschen Franséisch an d'Welt... ». Après un certain temps, peut-être par l'intermédiaire des Carmélites Tertiaires, Aline décrocha un premier poste à Bruxelles vers 1934 ou 1935. Elle servira dans cinq familles différentes avant de rentrer en 1939.

Bruxelles

D'après les souvenirs d'Aline, son premier patron avait introduit le service pompier dans la capitale de Chine (ou ailleurs en Asie). Il avait trois enfants : un fils d'un premier mariage, âgé de quinze ans, et deux filles d'un deuxième mariage qui étaient à l'internat. La famille n'était pas richissime, mais avait de très beaux meubles d'Asie. Il y avait deux domestiques : Aline, employée comme cuisinière, et une femme de ménage flamande. Pour Pâques elles durent préparer une villa au bord de la mer (peut-être à Knokke) et nettoyer les vitres lors d'une tempête. Mais Aline ne passa pas beaucoup de temps à la Côte belge, elle quitta bientôt cette famille : « Well ech hat d'Flemm krut ». Elle n'en dira pas plus.

Le deuxième emploi a marqué bien davantage les souvenirs d'Aline. Il s'agissait d'une famille très riche, les Thys. Le père ou le grand-père du « chef » (c'est ainsi qu'Aline l'appelait tout en précisant que lui-même « ne faisait jamais le chef ») avait fait fortune au Congo, où un bateau et une ville étaient nommés après lui.⁴ Le ménage consommait dix livres de beurre par semaine. Il comprenait deux adultes et quatre enfants (trois filles et un garçon), ainsi que de nombreux domestiques. Avant la crise [de 1929?], ils avaient six domestiques noirs qui vivaient dans une maisonnette à part lorsque la famille séjournait à la campagne. Après la crise, il n'en restait qu'un seul, nommé André, qui repassait les chemises de Monsieur, nettoyait l'argenterie et était très haut dans l'estime de ses employeurs. En outre, il y avait la cuisinière Thérèse, une femme de Biélorussie qui avait quitté son pays dans le service

⁴ Thysville, aujourd'hui Mbanza-Ngungu, d'après Albert Thys, promoteur de la ligne de chemin de fer Matadi-Léopoldville, construite de 1890 à 1898.

d'une comtesse russe fuyant la Révolution. Lorsque celle-ci ne pouvait plus payer son salaire, elle s'était engagée chez les Thys. Elle avait un Cordon blanc et faisait des desserts délicieux. Elle envisageait de partir en Angleterre et demandait Aline de l'accompagner, mais en fin de compte elles ne partaient pas à cause de la menace de guerre : « wanns de schon Ausländer bass, an dann am Krich... ». Les deux femmes s'entendaient bien et passaient leur temps libre ensemble. Le dimanche elles allaient en ville, soit en tram (direction Wawre), soit en voiture (les Thys avaient deux voitures privées), si les « Herrschaften » s'y rendaient aussi. Elles avaient 1-2 heures de temps libre chaque après-midi et une fois par mois un après-midi dans la semaine pour faire des courses en ville. Pendant ce temps, Aline tricotait cinq paires de chaussettes pour hommes qu'elle donna aux sœurs Boden, des voisines du village également employées comme domestiques à Bruxelles, pour les amener à Saeul. Aline et Thérèse apprenaient ensemble le français sur base du livre *Le tour de France par deux enfants*, que les frères d'Aline avaient aussi utilisé au Luxembourg dans leur cours de formation continue.

En été, les Thys habitaient un « château » (précision de l'interrogée : ce n'était pas un vrai château, il était bâti plutôt en longueur) de 23 pièces, sur 20 hectares avec un étang à truites et un verger, situé à 10-12 km de Bruxelles. En hiver, la famille avait un « quartier » à Bruxelles, rue Blanche. Là se tenaient parfois des séances musicales ; la patronne jouait le piano, accompagnée d'une des filles et du garçon au violon. Aline aidait à préparer le grand salon, qui avait deux portes et un mur de séparation qu'on rangeait pour l'occasion. Le violoniste Yehudi Menuhin était aussi parmi les hôtes. Le petit garçon l'adorait et dormait avec une image de Menuhin dans son lit.

Aline parle des Thys dans un ton très affectueux et admiratif. Elle souligne que Madame adressait les domestiques toujours par leur prénom et les saluait avec gentillesse. Elle aurait aimé rester, mais il y eut un incident avec André, le serviteur noir. Il l'avait accusée de ne pas faire la vaisselle comme il fallait (il restait des traces d'eau). Elle répondit : « Imbécile, laisse-moi tranquille ! », sur quoi il fut pris de colère et lui jeta une assiette. Monsieur prit parti pour le domestique, mais personne n'obligea Aline à partir. Elle démissionna de peur qu'André allât l'empoisonner, car Thérèse lui avait expliqué qu'au Congo ils avaient toutes sortes de poisons qu'on ne connaissait pas en Europe. Aline fit donc ses bagages et fut agréablement surprise qu'on ne la fouillât pas, comme d'autres patrons avaient coutume de le faire pour s'assurer qu'on ne leur volait rien. Elle partait sur de bons termes et reçut même à Saeul une lettre de Mme Thys lui demandant de revenir.

Paris

Aline rentra donc à Saeul, mais se remit bientôt à la recherche d'un nouvel emploi, s'adressant cette fois à un bureau de recrutement à Arlon. La famille Bélier de Paris, qui passait ses vacances dans la région et cherchait une nouvelle servante, venait à Saeul pour la voir, probablement sur l'incitation de la même agence de recrutement. Comme Aline était absente, ils durent se contenter de parler à ses parents, peu bavards, et voyaient que la maison était nouvelle (construite vers 1930 – « 't war keng Hütt »). Aline faisait donc une impression favorable, sans être présente en personne.

Les Bélier l'amènèrent avec eux à Paris, où Aline vit pour la première fois de sa vie des feux rouges. Elle se réjouissait de pouvoir visiter l'exposition mondiale en 1937 et ne voulait pas rentrer entre-temps, de peur qu'on ne la laisse plus revenir. En effet, la France avait fermé ses frontières aux travailleurs étrangers et Aline n'avait pas de papiers. Elle disait d'avoir été assurée malgré tout ; ses patrons s'en seraient occupés. La famille Bélier habitait à Levallois-Perret et n'était pas très riche. Les deux filles, Chantale et Françoise, étaient au lycée à Paris et vivaient chez leur tante et leur grand-mère, tandis que les parents habitaient Verdun. La grand-mère avait une sorte d'inflammation chronique purulente, dont Aline devait laver les « eetreg Verbänn » à la main. Elle partagea sa chambre avec une domestique flamande, qui fut soupçonnée un jour d'avoir volé de l'argent et dont on fouillait le lit. Cela n'est jamais arrivé à Aline, mais elle avait un autre souci : une piqûre d'aiguille s'infecta et le panaris (« rosene Wuerm ») ne fut soigné que très tardivement, conduisant ainsi à une septicémie. Grâce à l'assurance, elle eut deux semaines de congé de maladie, mais dut néanmoins aller chercher les enfants à l'école. Même handicapée, elle n'avait pas le droit de faire laver ses propres habits par la blanchisseuse des Bélier. Celle-ci était payée 4 francs par heure⁵, tandis que les servantes ne recevaient que 300 francs par mois, « mee mir haten nach de Kascht ». Aline restait environ un an chez les Bélier, mais se mit activement à chercher un autre placement.

5 Piette décrit ses tâches et insiste que le lessivage était le métier le plus dur de toutes les emplois domestiques, Valérie PIETTE, *Domestiques et servantes. Des vies sous condition*. Bruxelles : Académie royale des Lettres, 2000, p. 187.



Aline Oth aux Champs-Élysées. Collection privée.

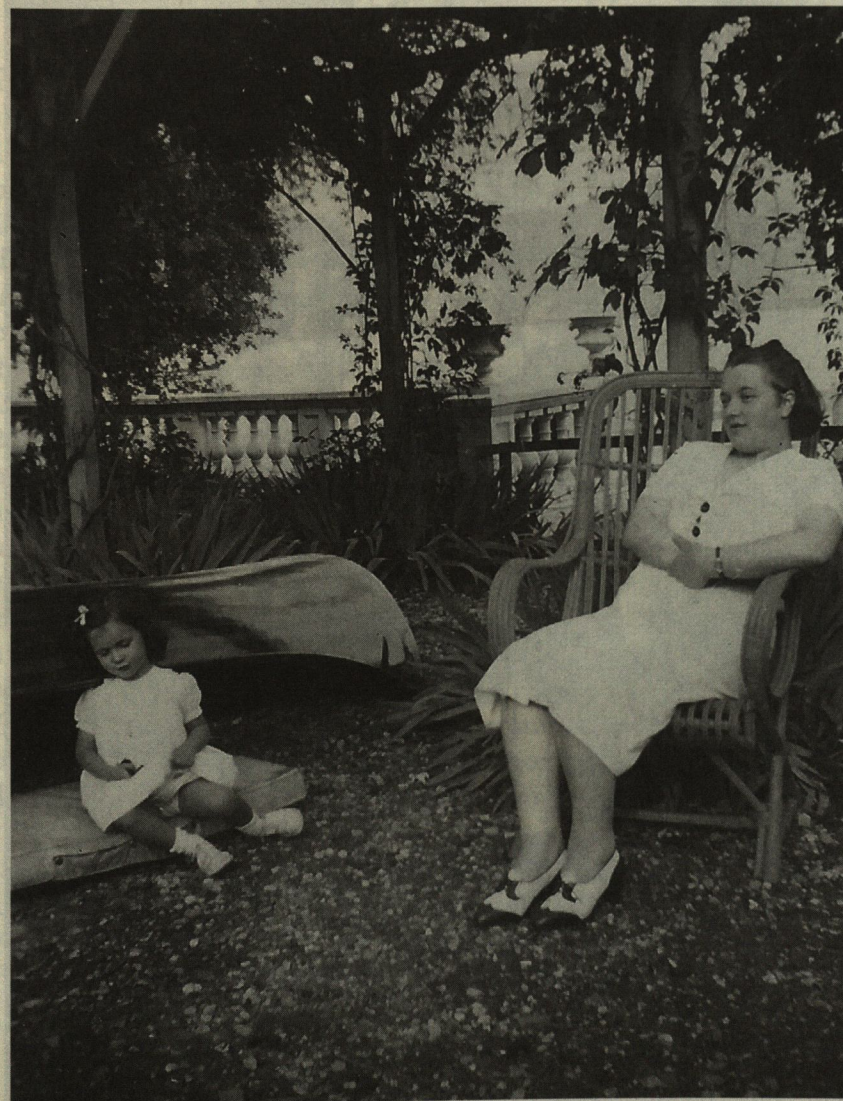
Les dimanches elle allait au « Patronnât », un foyer des bonnes sœurs, rue Vaugirard, où les filles luxembourgeoises se retrouvaient pour jouer aux cartes ou lire le *Sonndesblidchen*. Ce foyer fonctionnait également comme agence de recrutement. Aline y fut engagée par une Mme Duchemin, qui cherchait à remplacer sa servante luxembourgeoise, Schilling de Beaufort, par une autre Luxembourgeoise. Les sœurs reçurent 10 francs de commission, tandis qu'Aline sera payée 16 francs par jour, une nette amélioration.⁶ Mme Duchemin était propriétaire de cinq brasseries. Elle s'y fit conduire par son chauffeur et habitait au 5^e étage, avenue Richard Lenoir. Il y avait un ascenseur, mais il était réservé aux « Herrschaften » ; pour monter les bouteilles de lait ou le charbon de la cave, il fallait prendre l'escalier de service. Aline prenait les repas avec sa patronne les jours où son fils n'était pas présent pour discuter affaires. Mme Duchemin était une personne assez autoritaire et cholérique. Elle accepte qu'Aline, dont la main s'était à nouveau enflammée, se fasse remplacer un certain temps par sa sœur cadette, Berthe. Celle-ci n'appréciait guère d'être toujours inspectée et avait le mal du pays. Aline y restait treize mois, puis changea à nouveau de patrons.

Son dernier placement est celui dont elle garde les meilleurs souvenirs. La famille Lafourcade habitait au 1^{er} étage, avenue de Versailles, mais comme il n'y avait pas de chambre de domestique, Aline habitait à environ 700 mètres, dans une chambre de bonne. Le soir elle devait rentrer seule, mais lorsqu'elle faisait du baby-sitting jusque tard dans la nuit, elle pouvait dormir sur le canapé-lit dans le salon, à côté du lit de la petite Michèle. Aline lisait les livres qui se trouvaient dans le salon jusqu'à ce que ses patrons rentraient vers deux heures du matin, puis faisait semblant de dormir. Aline adorait la petite Mimiche, âgée d'environ trois ans, qui l'appelait Laline et préférait se faire habiller par elle plutôt que par sa propre mère.⁷ Aline l'emmenait faire des balades au Bois de Boulogne, mais se méfiait des hommes qui accostaient les gouvernantes dans les parcs de jeu. Les grands-parents de Michèle avaient une usine pour applications électriques, mais dès avant la guerre ils devaient également fabriquer des brancards. Ils avaient aussi une domestique

6 Ces chiffres diffèrent des salaires mentionnées par Anna Schwirtz, probablement l'effet de l'inflation. La lettre n.d. d'A. Schwirtz (CNL L-0023) est citée par GOETZINGER (1997 : 194) ; GOETZINGER (2007 : 106).

7 Pour les relations complexes entre domestiques et enfants, voir PIETTE (2000 : 219-221) ; Dorothee WIERLING, *Mädchen für alle. Arbeitsalltag und Lebensgeschichte städtischer Dienstmädchen um die Jahrhundertwende*. Bonn : Verlag J.H.W. Dietz Nachf., 1987, p. 149ff.

luxembourgeoise, Marie List d'Esch. Elles sortaient parfois avec des copines à la Coupole et/ou à un thé dansant, mais – manque d'argent – elles ne pouvaient s'offrir plus qu'une limonade toute la soirée.



Aline Oth avec Michèle Lafourcade. Collection privée.



Michèle sur les bras d'Aline à côté d'une amie. Collection privée.

Lorsque la « drôle de guerre » éclata, la mère d'Aline la pria de rentrer au Luxembourg pour éviter que la famille ne soit éparpillée. Aline rentra donc, mais – ironie de l'histoire – elle se trouva chez son frère à Esch/Alzette pour la kermesse lorsque les habitants furent évacués. Pendant trois mois, ils vivaient en réfugiés en France, avant de rentrer au Luxembourg occupé.

2. Contexte historique

La domesticité était en essor depuis le XIXe siècle, parallèlement au développement du capitalisme industriel et de l'émergence des classes moyennes.⁸ Au Luxembourg le nombre des servantes était en hausse dans la première moitié du XXe: de 4.155 (1907) à 5.868 (1935) à 6.113 (1947).⁹ Les « services de la maison » étaient la seule branche d'activité majoritairement féminine. Le pourcentage d'hommes était en chute libre : 9,36% (1907), 4,32% (1935) et 2,72 % (1947). Dans tous les autres types d'activité salariée, c'était l'inverse: La part des femmes dans la population active baissait de 30,44% (1907) à 26,12% (1935) avec une légère hausse en 1947, mais une chute d'autant plus prononcée en 1960 et 1970.¹⁰ Ce retrait du marché du travail était lié à l'idéal bourgeois et la glorification des tâches ménagères et maternelles de la femme. Dans ce contexte, la position de la servante était ambiguë : d'un côté elle permit aux mères de familles de continuer à travailler à l'extérieur et aux jeunes filles de gagner leur vie. D'un autre côté, leur emploi se situait à l'intérieur de la maison et fut souvent considéré comme temporaire, comme apprentissage au rôle de mère et d'épouse. Ainsi le *Lehrbuch für Dienstmädchen* expliquait-t-il: « Der Dienstmädchenberuf hat den Vorzug, daß er den Mädchen die beste Vorbereitung für die spätere Führung des eigenen Haushaltes gewährt [...] Der Mann soll erwerben, die Frau soll

8 Wierling montre bien que la domesticité n'est pas un archaïsme, mais liée intrinsèquement aux phénomènes d'urbanisation et de modernisation, tout en reproduisant des hiérarchies d'Ancien Régime, WIERLING (1987 : 13-19) ; cf. PIETTE (2000 : 10).

9 STATEC, *Statistiques historiques 1839-1989*. Luxembourg, Statec, 1990, p. 37. La nomenclature change par après, de manière qu'on ne connaît pas le nombre des domestiques pour les années qui suivent

10 Extrapolations de STATEC (1990 : 13, 37). Voir aussi le graphique dans STATEC (1990 : 41).

mit dem Erworbenen wirtschaften. Das ist die Grundlage der häuslichen Ordnung ».¹¹

Traditionnellement, la migration de travail et la migration de longue distance ont été considérées comme des phénomènes masculins, or l'analyse des servantes permet de réviser ces mythes.¹² À Bruxelles dans les années 1930, 60% des nouveaux migrants furent des femmes.¹³ Un grand nombre d'entre elles furent célibataires et travaillèrent comme domestiques : 72,1 % des femmes luxembourgeoises travaillant en Belgique en 1938 étaient servantes !¹⁴ Il faut recourir à ces recensements belges, car au Luxembourg les émigrations ne furent saisies de manière statistique qu'à partir de 1946 et ne furent différenciées en termes de sexe qu'à partir de 1956.¹⁵ Les Luxembourgeoises constituaient le plus grand contingent de servantes étrangères en Belgique (2.241 femmes). La deuxième place revenait aux Néerlandaises (1.896 femmes). L'année suivante, les chiffres déclinaient à cause de la menace de la guerre : on ne comptait plus que 876 servantes luxembourgeoises. Par rapport aux ressortissantes des autres pays, les Luxembourgeoises semblent être rentrées le plus massivement.¹⁶

Peu représentatifs, mais néanmoins très indicatifs, sont les chiffres tirés des rapports annuels du *Verein der hl. Zita für christliche Dienstmädchen*, une organisation gérée par les Carmélites Tertiaires.¹⁷

11 Elise KELTINGER, *Lehrbuch für Dienstmädchen in bürgerlichen und vornehmen Häusern*. Essen-Ruhr : Fredebeul & Koenen, 1906, pp. 1-2. L'exemplaire consulté de ce livre, aujourd'hui à la BNL, appartenait avant à Mme Tony Kellen-Ertinger.

12 Sylvia HAHN, *Migration – Arbeit – Geschlecht. Arbeitsmigration in Mitteleuropa vom 17. bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts*. Göttingen : V&R, 2008, p. 224.

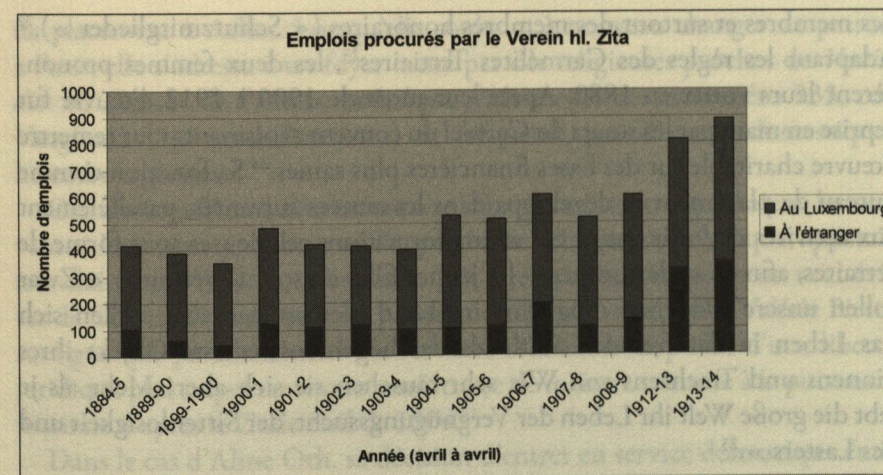
13 Eliane GUBIN, « La domesticité, une réalité mal adaptée au contexte de l'entre-deux-guerres en Belgique ? », dans *Sextant, revue du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes* 15-16 (2001), pp. 33-60, ici p. 46.

14 GUBIN (2001 : 49).

15 STATEC (1990 : 62-63).

16 GUBIN (2001 : 48).

17 J'aimerais remercier Sr. Marie-Berthe et Sr. Hildegund pour m'avoir donné accès aux archives des Tertiaire-Karmeliterinnen « Zithaschwestern » Mutterhausarchiv (TKZM).



Si le nombre des placements à l'étranger restait inférieur à celui des emplois indiqués au Luxembourg, le *Verein der hl. Zita* plaçait néanmoins un grand nombre de femmes à l'étranger : 350 en 1913-14.¹⁸ L'association dut d'ailleurs se défendre contre l'accusation d'envoyer de jeunes filles à leur perte, déclarant que travailler à l'étranger était parfois moins dangereux qu'au Luxembourg et que toutes les familles étaient soigneusement sélectionnées en termes de religion et de moralité.¹⁹ Elle souligna l'importance d'avoir sécurisé un emploi *avant* de partir : « die Gefahren, in welche junge Mädchen sich begeben, wenn sie in die Welt, insbesondere in die großen Städte ziehen, ohne sich vorher um einen Dienst bemüht zu haben, sind sehr groß ».²⁰

L'œuvre chrétienne fut fondée en 1872 par Anna Bové, Luzia Niederprüm et leur confesseur, Nicolas Wies, professeur à l'Athénée. Le but premier était d'héberger les servantes malades (30 jours) ou en chômage (10 jours)²¹, puis de leur offrir une formation ménagère et couturière. L'atelier de couture constituait d'ailleurs leur seule source de revenu propre, à part les cotisations

18 Verein der hl. Zita für christliche Dienstmädchen, *Zweiundvierzigster Jahresbericht*. Luxembourg, Saint-Paul, 1914. Les rapports annuels suivants ne font plus la distinction entre emplois au Luxembourg et à l'étranger.

19 TKZM 07-020: Verein der hl. Zita für christliche Dienstmädchen, *Dreizehnter Jahresbericht*. Luxembourg : Saint-Paul (J. Hary), 1885, p. 7 (rédigé par le dechant Bern. Haal).

20 Verein der hl. Zita für christliche Dienstmädchen (1914 : 4), rédigé par JB d'Huart.

21 TKZM 07-005: *Regeln des Vereins*, article VI.

des membres et surtout des membres honoraires (« Schutzmitglieder »).²² Adaptant les règles des Carmélites Tertiaires²³, les deux femmes prononcèrent leurs vœux en 1880. Après leur mort de 1900 à 1912, l'œuvre fut reprise en main par les sœurs du Carmel du couvent avoisinant pour remettre l'œuvre charitable sur des bases financières plus saines.²⁴ Sa fonction comme bureau de placement se développa dans les années suivantes, parallèlement aux activités de loisir encadrées et aux formations religieuses sous forme de retraites, afin de « détromper » les jeunes filles en soif d'aventure : « Zwar sollen unsere Mädchen möglichst im Land bleiben. Sie aber stellen sich das Leben in der fremden Stadt als das begehrenswerteste Objekt ihres Sinnens und Trachtens vor. Wie sehr täuschen sie sich aber! Mehr als je lebt die große Welt ihr Leben der Vergnügungssucht, der Sittenlosigkeit und des Lasters ». ²⁵

Dangers perçus ou dangers réels²⁶, comme les harcèlements sexuels, viols, accidents, maladies, pertes d'emploi sans assurance-chômage et la misère résultante motivaient également le *Verein für die Interessen der Frau*, présidé par Aline Mayrisch, d'aider les jeunes femmes à trouver des emplois et à défendre leurs intérêts.²⁷ L'État se mit également à contrôler les bureaux de placement. Le 2 mai 1913 une loi fut votée exigeant une autorisation officielle pour ce genre d'entremise, que le *Verein der hl. Zita* obtint le 16 janvier 1914.²⁸ Reste que les jeunes femmes étaient libres de choisir des bureaux de l'autre côté de la frontière, peut-être moins chers ou moins strictes. Ainsi Aline Oth s'adressa la première fois à la Maison de Sainte Zithe à Luxembourg-Ville, mais la deuxième fois – ayant déjà une certaine expérience et peut-être davantage de confiance en soi-même – elle se rendit à un bureau

22 TKZM 07-007 : *Verzeichnis der Schutzmitglieder* (1885-1892); 07-008 : *Kontobuch* (1900-1902).

23 En 1877 Wies traduit et adapte les règles des Carmélites Tertiaires des Maisons Marical de Bruges (B). Puis, de 1893 à 1950, suivant l'initiative de Niederprüm, les Konstitutionen der Tertiär-Karmeliterinnen de Linz (AU) sont appliquées, [Nicolas Spoden] : « Die Kongregation der Tertiär-Karmeliterinnen », dans *Luxemburger Wort*, 08.07.1972.

24 [Nicolas Spoden] : « Die Kongregation der Tertiär-Karmeliterinnen », dans *Luxemburger Wort* (Welttag der Missionen 22.10.1972), p. 14-15.

25 Verein der hl. Zita, *Fünfundfünfzigster Jahresbericht*. Luxembourg : Saint-Paul, 1923, p. 6.

26 GOETZINGER (1997 : 201-203) sur le motif de la domestique déçue, prostituée ou suicidée dans les témoignages contemporains et la littérature luxembourgeoise.

27 GOETZINGER (1997 : 193).

28 Verein der hl. Zita (1914 : 6).

de placement à Arlon. Lorsqu'elle souhaita à nouveau changer de patron à Paris, elle s'adressa à un foyer mené par des religieuses proches du *Verein der hl. Zita* et de l'*Action catholique féminine*, situé au numéro 233, rue Vaugirard (14^e arrondissement) et fréquenté par d'autres domestiques luxembourgeoises.²⁹

Ces choix reflètent une certaine marge de manœuvre qu'avaient les servantes. Leur *agency*, comme on l'appelle dans le jargon sociologique, apparaît très clairement dans leurs lettres et doit être prise en compte si on veut éviter de faire d'elles des victimes passives, esclaves de leur sort.³⁰ Valérie Piette souligne que paradoxalement la servante célibataire disposait d'une liberté juridique plus importante que la maîtresse de maison, soumise à la puissance maritale d'après le Code civil de 1804.³¹

Dans le cas d'Aline Oth, sa décision d'entrer en service domestique était bien réfléchi et triplement motivée : gagner de l'argent, apprendre le français et voir le monde : « da léiers de e bësschen Franséisch an d'Welt kennen... ». Ce sont exactement les mêmes raisons que donnait Batty Weber pour expliquer l'attrait qu'avaient Paris et Bruxelles pour les servantes luxembourgeoises³² et que dénonçait la presse féminine catholique.³³ Le français pouvait également s'apprendre à l'école, insistait le supplément de journal *Luxemburger Frau*, sans pour autant nier l'importance qu'avait cette compétence linguistique pour l'ascension sociale.³⁴

Les jeunes femmes cherchaient donc une certaine indépendance financière, aspiraient à une meilleure position sociale une fois de retour et avaient envie de sortir du cocon/carcen luxembourgeois. Leur degré de satisfaction dépendait beaucoup de leurs conditions de travail, de la cordialité des

29 Des foyers similaires, tenus par des religieuses, se trouvaient aussi à Bruxelles. Ils servaient de relais aux Carmélites Tertiaires de Luxembourg, Verein der hl. Zita (1923 : 7). Cf. GOETZINGER (1997 : 201); Germaine GOETZINGER (2001 : 92-97).

30 Anne MORELLI, « Les servantes étrangères en Belgique comme miroir des diverses vagues migratoires », dans *Sextant, revue du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes* 15-16 (2001), pp. 149-164, ici p.162.

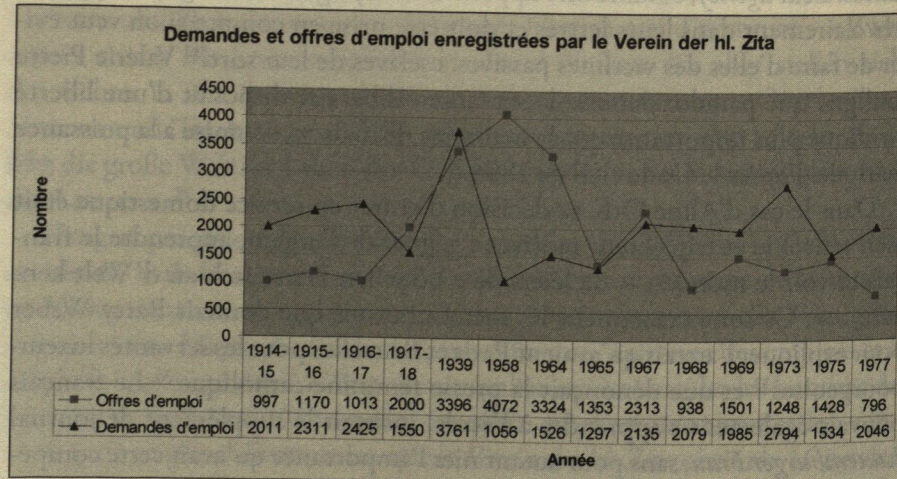
31 PIETTE (2000 : 97)

32 Batty WEBER, « Abreisskalender » (29.03.1925), cité par Germaine GOETZINGER (1995 : 153).

33 Nadine BESCH, *Das Frauenbild in der Zeitungsbeilage < Luxemburger Frau > (1919-1940)*. Mémoire de Bachelor, Université du Luxembourg, année universitaire 2008-2009, p. 41.

34 GOETZINGER (2001 : 88).

relations qu'elles avaient avec leurs patrons et collègues et de leurs « stratégies » individuelles (voir ci-dessus). Le contexte économique était également important. Dans les années 30, les revenus ruraux s'estompaient et de plus en plus de filles de la campagne affluaient en ville pour travailler.³⁵ Les statistiques du *Verein der hl. Zita*, même incomplètes, montrent qu'en temps de guerre et de crise économique, les demandes d'emploi excédaient les offres.



Dans les années 1930 les servantes luxembourgeoises étaient touchées par le chômage ; quarante ans plus tard ce furent les migrant-e-s au Luxembourg : « Durch diesen Mangel an Arbeit sind manche Familien in finanzielle Not geraten. Die meisten sind Gastarbeiter mit mehreren Kindern, wo auch die Männer während der Wintermonate ohne Arbeit sind ». ³⁶ Depuis les années 1960 le *Verein* envoyait très peu de Luxembourgeoises travailler à l'étranger (25 en 1964 ; 8 en 1965)³⁷, le temps de la condition ancillaire semblait révolu. Des ménages de taille plus réduite et équipés en électroménagers cherchaient plutôt une femme de ménage (« Zuehfrau ») à temps partiel. Dans d'autres parts du monde, le système des domestiques s'est maintenu³⁸

35 GUBIN (2001: 43).

36 TKZM 07-016: *Tätigkeitsberichte* (1958-1977).

37 TKZM 07-016: *Tätigkeitsberichte* (1958-1977).

38 Liane MOZÈRE, « La Philippine ou la < Mercedes-Benz > des domestiques. Entre archaïsmes et mondialisation », dans *Sextant, revue du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes* 15-16 (2001), pp. 297-318. Voir aussi l'étude récente de Carola MICK,

et la « néo-domesticité »³⁹ semble également réapparaître en Europe occidentale sous forme d'au-pairs ou d'infirmières pour personnes âgées, travaillant parfois sans papiers pour un salaire misérable et habitant chez leurs patrons.⁴⁰ L'exploitation de cette main d'œuvre est évidente, si on se réfère à l'enquête faite à Bruxelles en 1942 par Nelly Verbeke. Elle conclut que 42% des servantes interrogées travaillaient 14 à 17 heures par jour et que 98% n'avaient pas signé de contrat de travail et n'avaient donc aucune protection sociale.⁴¹ Jugeant que le traitement des domestiques relevait de la sphère privée, la majorité catholique belge les exclut des avancées sociales découlant de la loi sur le contrat de travail de 1900.⁴² Les gens de maison furent exclus de la loi sur les accidents de travail de 1903 et dépendaient totalement du bon-vouloir de leurs patrons.⁴³ Aline Oth avait de la chance que ses patrons l'avaient assurée, car – comme le montre également le cas de Ketty Birkel – un accident de travail pouvait bien signifier le renvoi. Le temps de repos n'était pas non plus réglementé jusqu'en 1964⁴⁴, et la générosité des Thys était plutôt exceptionnelle. D'autres mesures de protection comme l'interdiction du travail de nuit, le congé post-natal, les limitations des heures du travail ne valaient pas non plus pour les domestiques.⁴⁵ Peu étonnant que le Parti Ouvrier Belge considérait la condition ancillaire comme « la dernière forme d'esclavage moderne ». ⁴⁶ Le contrat de travail des gens de maison ne sera voté en Belgique qu'en 1970.⁴⁷ L'histoire du droit (de travail) luxembourgeois reste à être écrite. À part ces sources législatives, d'autres fonds seraient à creuser : archives judiciaires, rapports de police, observations médicales, enquêtes statistiques, recensements, registres de population – tout en sachant que ces sources sont loin d'être « objectives », mais relèvent aussi du fantasme et

Diskurse von Ohnmächtigen. Identitätskonstitution peruanischer Hausangestellter in Lima im Spannungsfeld ideologischer Strukturen. Frankfurt/M.: Peter Lang, 2009.

39 André GORZ, *Les métamorphoses du travail*. Paris : Galilée, 1988, p. 212.

40 Sarah LECOMTE, « La bonne, figure d'une < travailleuse frappée d'indignité >. À propos de la néo-domesticité », dans *Sextant, revue du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes* 15-16 (2001), pp. 319-344.

41 Nelly VERBEKE, *Het meidenprobleem in her Brussels*, cité par GUBIN (2001: 44).

42 PIETTE (2000: 104).

43 PIETTE (2000: 109, 206).

44 PIETTE (2000: 113-114).

45 PIETTE (2000: 135).

46 Cité par PIETTE (2000: 104).

47 PIETTE (2000: 109).

du présupposé. Comme le souligne Alain Corbin, elles sont aussi des représentations, non moins subjectives que la presse, les manuels de domestiques, humoristes ou les romans.⁴⁸

3. Anecdotes

Si je pouvais refaire l'entretien aujourd'hui, je l'enregistrerais sans doute, j'essaierais de laisser mon interlocutrice parler librement, je ferais un transcrit méticuleux et j'analyserais la manière dont elle relate ses souvenirs.⁴⁹ Mon objectif serait alors de voir comment la représentation du passé lui permet de se définir elle-même aujourd'hui, quels messages elle veut transmettre et comment ses enfants et petits-enfants reçoivent ces messages et se les approprient.⁵⁰ En fait, l'entretien se passait très différemment, comme expliqué en introduction, mais j'essaierais de l'examiner en tant que tel. Il fut réalisé de manière très conductive, mais ma grand-mère avait toujours son propre fil d'histoire en tête et fut – heureusement – difficile à guider. J'ai fait relire le texte par elle-même, puis – après sa mort, pour les fins de cet article – par ses enfants, qui ont apporté quelques précisions et d'autres anecdotes qui ont influencé mon interprétation. En mettant par écrit ce que ma grand-mère me racontait, sa *langue* devenait *parole*, dans le sens où l'entend Paul Ricoeur : le sens était fixé, mais le texte gardait une autonomie sémantique. Il est (inter)subjectif et peut prendre des significations auxquelles l'auteur n'a pas pensé.⁵¹ C'est ainsi que les études de mémoire approchent un « témoignage » : en mettant l'accent sur l'échange et la dynamique interactive de la mémoire.⁵² Un exemple tiré du témoignage de ma grand-mère : « avant la

48 Alain CORBIN, *Le temps, le désir et l'horreur*, cité par PIETTE (2000: 26).

49 Une série de projets de recherche à l'Université du Luxembourg opèrent de cette manière et s'intéressent à la transmission de la mémoire intergénérationnelle, présentations en ligne, consultées le 26.01.2010. <<http://histoire.uni.lu>>.

50 L'analyse de la « conscience historique » comme élément crucial de l'identité individuelle se base sur Jörn RÜSEN, *Kann gestern besser werden? Essays zum Bedenken der Zeit*. Berlin : Kadmos, 2002 ; Idem, *History. Narration, Interpretation, Orientation*. New York : Berghahn, 2005.

51 Paul RICOEUR, « Der Text als Modell: hermeneutisches Verstehen », dans *Verstehende Soziologie*. Éd. par Walter Bühl, cité et expliqué par BACHMANN-MEDICK (2009 : 71).

52 Aleida ASSMANN, « Gedächtnis als Leitbegriff der Kulturwissenschaften », dans *Kulturwissenschaften. Forschung-Praxis-Positionen*. Éd. par Lutz MUSNER et Gotthart

crise ils avaient six domestiques noirs (< coloured > seet een, < nigger > hunn si net gäer) ». Ici, il y a au moins quatre voix :

1. celle d'Aline Oth : « < coloured > seet een, < nigger > hunn si net gäer »⁵³ ;
2. celle de « een », c'est-à-dire la ou des personne(s) qui lui a (ont) appris de peser ses mots et de choisir un certain terme (< coloured >) pour désigner un certain groupe de personnes ;
3. celle de « si », c'est-à-dire les personnes désignées par ce terme, qui expriment leur désapprobation face à un autre terme (< nigger >) ;
4. la mienne, l'auteur du texte, qui veut reproduire le plus fidèlement possible la 1^{ère} voix, mais qui n'a aucun accès à la 2^e ou 3^e voix. D'ailleurs, en écrivant, je voulais d'abord changer « ils avaient » en « il y avait » et « noirs » en « africains », avant de me rendre compte que si je l'avais noté de cette manière, c'est qu'Aline l'avait probablement formulé ainsi.

Le texte est donc un palimpseste qui est composé de différentes couches d'écriture et de significations.

Une autre manière de l'approcher, ce serait d'en faire une analyse critique de discours, comme Carola Mick l'a fait pour les entretiens qu'elle a réalisés avec des domestiques péruviennes. Mick part du principe qu'une personne peut influencer la réalité sociale de par son énoncé (Foucault), qu'elle peut en quelque sorte prendre pouvoir (*empowerment*) en pensant autrement que les hiérarchies et idéologies dominantes (Cummins).⁵⁴ Son analyse de l'impuissance sociale et discursive des domestiques permet de déceler six « stratégies » différentes de parler de la condition ancillaire :

1. s'enfermer dans le silence et la résignation ;
2. dire se débrouiller tout en acceptant les inégalités ;
3. se considérer comme victime ou martyr sans espérer de le changer ;
4. adopter le comportement des patrons – une stratégie ambiguë puisqu'elle reproduit les idéologies dominantes tout en les remettant en cause par son aspiration sociale ;

WUNBERG. Berlin : Rombach, 2002, S. ; Astrid ERLI, « Kollektives Gedächtnis », dans *Einführung in die Kulturwissenschaften, Theoretische Grundlagen – Ansätze – Perspektiven*. Éd. par Ansgar NÜNNING et Vera NÜNNING. Stuttgart : J.B. Metzler, 2008, p. 156-185.

53 Littéralement : « on dit < couloured >, ils n'aiment pas [le terme] < nigger > ».

54 MICK (2009 : 272ff.).

5. singulariser sa propre position en défiant les normes et valeurs dominantes ;
6. construire des ponts entre son identité individuelle et collective et cultiver le sentiment d'appartenance à un groupe.⁵⁵

Le choix d'une stratégie discursive ou d'une autre est lié à de nombreux facteurs : conditions de travail, soutien familial, réseau social, discriminations rencontrées, confiance linguistique etc. Ce schéma ne peut être repris tel quel pour caractériser les manières dont les domestiques luxembourgeoises parlaient d'elles-mêmes au début du XXe siècle (dans les lettres et journaux intimes) ou le font aujourd'hui (dans les entretiens). Mais l'hypothèse de base – introduite par le *performative turn* des sciences sociales et humaines – que le sujet est à la fois le produit et le co-/re-/producteur de la réalité sociale reste très pertinente. « Je parle, donc je suis », pourrait-on résumer de manière un peu placative cette construction identitaire. En parlant de soi-même, on s'inscrit soi-même dans des cadres de référence spatiales (ville/campagne ; centre/périphérie ; entre-les-deux ; migration), idéologiques, corporelles, linguistiques etc. En même temps, on se différencie des autres ou s'assimile à eux.

4. Conclusion

Le témoignage d'Aline Oth, domestique à Bruxelles et à Paris dans les années 1930, est un texte (auto)biographique, composé de différentes couches et de différentes voix. Il ne montre pas la fréquence avec laquelle les différentes anecdotes étaient racontées dans le cadre familial. D'ailleurs, il est impossible de la mesurer. Il me semble pourtant que deux épisodes revenaient le plus souvent et ont probablement marqué Aline le plus. Le premier est son accident de travail, dont elle gardait toujours des cicatrices aux mains, le deuxième est lié à sa charge, Michèle, qui jouait un rôle central dans ses réminiscences. Des anecdotes douloureuses et heureuses, illustrant les deux faces de son emploi. Pour mettre la domesticité dans son contexte historique, cet article a eu recours à des statistiques et des commentaires de contemporains, mais le cadre légal luxembourgeois et les archives de police restent encore à être explorés. Le caractère temporaire de l'emploi domestique et la forte mobilité internationale rendent ce travail plus difficile et soulignent l'importance

55 MICK (2009 : 252-259).

d'entretiens qualitatifs avec les ancien-ne-s domestiques. Ceux-ci permettraient d'en savoir davantage sur la manière dont ces femmes et hommes se construisent eux-mêmes et les inégalités sociales du passé et du présent.



Aline posant sur une voiture. Collection privée.